



## La tradition des Indiens de l'Amérique du Nord (V)

Frithjof Schuon

Selon Hehaka Sapa, « toute chose faite par un Indien est faite dans un cercle, et il en est ainsi parce que le Pouvoir de l'Univers agit toujours moyennant des cercles, et toute chose tend à être ronde. Dans les anciens jours, quand nous étions un peuple fort et heureux, toute notre puissance nous venait du cercle sacré de la nation, et aussi longtemps que le cercle demeurait entier, le peuple florissait. L'arbre fleuri était le centre vivant du cercle, et le cercle des quatre quartiers le nourrissait. L'Est donnait la paix et la lumière, le Sud la chaleur, l'Ouest la pluie, et le Nord, avec son vent froid et puissant, donnait la force et l'endurance. Cette connaissance vint à nous du Monde extérieur (le Monde transcendant, l'Univers), avec notre religion. Toute chose que fait le Pouvoir de l'Univers, Il le fait en forme de cercle. Le ciel est circulaire, et j'ai entendu que la terre est ronde comme une boule, et les étoiles, elles aussi, sont rondes. Le vent, dans sa plus grande force, tourbillonne. Les oiseaux font leurs nids en forme de cercles, car ils ont la même religion que nous... Nos tentes (*tipis*) étaient circulaires comme les nids des oiseaux, et elles étaient toujours disposées en cercle, — le cercle de la nation, un nid fait de beaucoup de nids, où le Grand-Esprit voulait que nous couvions nos enfants. (*Black Elk Speaks.*)

Toutes les formes statiques de l'existence se trouvent ainsi déterminées par un archétype « concentrique », matériel ou mental; centre dans son ego qualitatif, « totémique », presque impersonnel, l'Indien tend vers l'indépendance, et par là vers l'indifférence, à l'égard du monde externe ; il s'entoure de silence comme d'un cercle magique, et ce silence est sacré parce qu'il véhicule les influences célestes. C'est de ce silence — dont le support naturel est la solitude — que l'Indien tire sa force spirituelle ; sa prière ordinaire est muette : ce qu'elle exige, ce n'est pas une pensée, mais une « conscience de l'Esprit », et cette « conscience » est immédiate et informelle comme la voûte céleste.

Si le Grand-Esprit agit toujours « par cercles », Il agit aussi, sous un autre rapport, toujours « par quaternités », comme l'indiquent les directions spatiales et les cycles temporels, et alors le cercle devient svastika ; c'est pour cela que l'Indien, dont la vie se déroule en quelque sorte entre le point central et l'espace illimité, accomplit les choses statiques selon le principe circulaire ou unitif, et les choses dynamiques — les actions — selon le principe quaternaire<sup>1</sup>, c'est-à-dire, conformément aux quatre vertus cardinales qui

<sup>1</sup> Après ce qui vient d'être dit nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter que le cercle a aussi une signification dynamique, et cela par rapport à la croix envisagée dans son symbolisme statique ; nous ne parlons point du carré, forme statique par excellence, puisqu'il n'intervient pas dans la perspective

## La tradition des Indiens de l'Amérique du Nord (V)

pour lui sont le courage, la patience, la générosité et la fidélité. Cette structure profonde de la vie indienne signifie que l'homme rouge n'entend point se « fixer » sur cette terre ou tout, selon la loi de stabilisation et aussi de condensation, voire de « pétrification », menace de se « cristalliser » ; et ceci explique l'aversion de l'Indien pour les maisons et surtout celles en pierre, et aussi l'absence d'une écriture qui, d'après cette perspective, « fixerait » et « tuerait » le flux sacré de l'esprit. La civilisation européenne par contre, dans ses formes dynamiques comme dans ses formes statiques, est foncièrement sédentaire et citadine : elle est donc ancrée dans l'espace et s'y étend quantitativement, tandis que la civilisation indienne a son pivot en quelque sorte en dehors de l'espace, dans le centre principal, non-localisé ; son expansivité sera par conséquent « qualitative », en ce sens qu'elle n'est que mouvement pur, symbole de l'illimité, et non point délimitation quantitative, voire « mercantile », de l'étendue spatiale. Il importe du reste de préciser ici que le Christianisme, comme d'autres religions de l'« Ancien Monde », fixe le Céleste sur le plan terrestre et bâtit des sanctuaires dans la matière la plus statique, la pierre ; la tradition des Peaux-Rouges, de son côté, intègre le terrestre — le « spatial » si l'on veut — dans le Céleste omniprésent, et c'est pour cela que le sanctuaire du Peau-Rouge est partout ; c'est pour cela aussi que la terre doit rester intacte, vierge, sacrée comme elle est sortie des Mains divines, — car seules les choses pures reflètent l'Eternel<sup>2</sup>. L'Indien n'est point « panthéiste », mais il sait que le monde est mystérieusement plongé en Dieu.

Ce que nous venons de dire permettra de comprendre pourquoi la nature, — paysage, ciel, astre, éléments, animaux sauvages, — est un support nécessaire de la tradition des Peaux-Rouges, au même titre que les temples pour les autres religions ; toutes les limitations imposées à la nature par des œuvres artificielles, pesantes, inamovibles — et imposées à l'homme par son asservissement à ces œuvres — sont donc sacrilèges, voire « idolâtres », et portent en elles les germes de la mort<sup>3</sup>. Il résulte de cette façon de voir

---

nomade dont il s'agit ici. En effet, si la croix représente, non pas une tendance centrifuge, mais les points cardinaux, le cercle marquera à son tour, non pas une tendance concentrique, mais le mouvement circulaire des « Quatre Vents » autour du monde, c'est-à-dire le « passage de la puissance à l'acte » des quatre Principes cosmiques ; la même image se retrouve dans le svastika, où la croix simple est évidemment statique, tandis que les crochets sont dynamiques et « circulaires ».

<sup>2</sup> Cette perspective explique les grandes « révolutions nomades » qui, parties des steppes mongoles avec une impétuosité inouïe, projetaient de balayer les villes, lieux de corruption et de « pétrification », de la surface de la terre ; ajoutons que l'anneau de Gengis-Khan portait le svastika, qui est également très répandu dans l'art des Peaux-Rouges. — Pour ce qui est de l'attitude des Peaux-Rouges à l'égard de la nature d'une part et des villes d'autre part, Tacite relève des traits tout à fait analogues chez les Germains : « Ils jugent que ce serait dégrader la majesté des dieux que de les emprisonner entre les murs et de les représenter sous une figure humaine : ils leur consacrent des bois et des forêts, et invoquent, sous les noms de divinités, le Mystère qu'ils ne voient qu'à travers la crainte révérentielle » (... *deorumque nominibus appellat Secretum illud, quod sola reverentia vident*). — « On sait que les Germains n'ont point de villes et ne sauraient même souffrir que leurs demeures se touchent. » — Marcellin, auteur du IV<sup>e</sup> siècle, rapporte que les Germains regardaient les villes romaines avec horreur, comme des prisons et des sépulcres, et qu'ils les abandonnaient après les avoir prises.

<sup>3</sup> Comme l'a dit un « gardien du Calumet » à Joseph Epes Brown, Dieu montre sa bonté en laissant la nature intacte : « Bien que nous ayons été écrasés par l'homme blanc de toutes les manières possibles, il nous reste encore beaucoup dont nous pouvons remercier le Grand-Esprit, car, même dans cette période d'obscurité, son œuvre dans la Nature demeure sans changement et nous rappelle continuellement la Présence divine. »

## La tradition des Indiens de l'Amérique du Nord (V)

que le destin des Peaux-Rouges est tragique au sens propre du terme : est tragique une situation sans issue qui résulte, non pas d'une cause fortuite, mais du heurt fatal de deux principes. L'écrasement de la race indienne est tragique parce que l'homme rouge ne pouvait que vaincre ou mourir<sup>4</sup>; il a succombé parce qu'il représentait un esprit incompatible avec le mercantilisme des « visages pâles ». On pourrait définir ce drame immense comme la lutte, non seulement entre une civilisation marchande et matérialiste et une autre chevaleresque et spiritualiste, mais aussi entre la civilisation citadine — au sens strictement humain et péjoratif de ce terme, impliquant une idée d' « artifice » et de « servilité » — et le règne de la Nature, considérée, elle, comme le vêtement majestueux, pur, illimité, de l'Esprit divin<sup>5</sup>. Or la Nature, dont l'Indien se sent comme l'incarnation et qui est en même temps son sanctuaire, finira par vaincre ce monde artificiel et sacrilège, car elle est le Vêtement, le Souffle, la Main même du Grand-Esprit.

---

<sup>4</sup> On peut se demander ce qui était plus ignoble, les méthodes déloyales employées lors de la poussée vers l'Ouest, ou les traitements infligés aux Indiens après leur défaite : « La tentative de supprimer l'autorité des chefs et l'ordre social indigène commençait sous l'agent qui vint à Pine Ridge en 1879... Selon sa conviction sincère, l'Indien ne pouvait s'adapter à sa nouvelle situation qu'en acceptant d'élever du bétail et de se fixer sur des terrains à cultiver. Toutefois, comme tous les hommes de son époque, l'agent estimait aussi que cela devait s'accompagner de l'abandon complet des coutumes indiennes. Ainsi, quand les Indiens paraissaient tenir avec trop de ténacité à leur habitude de camper par bandes et de tenir conseil entre eux-mêmes, ou lorsqu'ils ne se montraient pas assez empressés à collaborer, il retenait leurs rations ou se servait de la police pour imposer un changement par la force... Le sapement de la société indigène et de l'autorité des chefs fut suivi plus tard par des règlements officiels interdisant les danses indiennes, les rites, en un mot, les coutumes païennes... Les enfants étaient, en fait, enlevés de force afin d'être enrégimentés dans les écoles du gouvernement; leurs cheveux étaient coupés, leurs vêtements indiens jetés. Il leur était interdit de parler leur propre langue... Ceux qui persistaient dans leur ancienne façon de vivre et ceux qui s'enfuyaient et étaient capturés, étaient jetés en prison. Dans la mesure du possible, les enfants étaient retenus à l'école année après année afin de les soustraire à l'influence de leurs familles. » (Gordon Macgregor, *Warriors without Weapons*.)

<sup>5</sup> « Caïn qui tua son frère Abel, le pâtre, et se bâtit une cité, préfigure la civilisation moderne, — civilisation qui a été décrite comme « une machine meurtrière dépourvue de conscience et d'idéal » (G. La Piana), « ni humaine ni normale ni chrétienne » (Eric Gill), et en fait « une anomalie, pour ne pas dire une monstruosité » (René Guénon). Il a été dit : « Les valeurs de la vie déclinent lentement. Ce qui reste est une apparence de civilisation sans aucune de ses réalités » (A. N. Whitehead). De semblables critiques pourraient être citées indéfiniment. La civilisation moderne, par son divorce d'avec tout principe, est comparable à un cadavre sans tête dont les dernières motions sont convulsives et insignifiantes. Ce n'est, du reste, pas de suicide, mais de meurtre que nous voulons parler. » (Ananda K. Coomaraswamy, *Am I my Brother's Keeper ?*) — « Nous les appelons des sauvages, parce que leurs mœurs diffèrent des nôtres, que nous croyons être la perfection de la civilité ; ils pensent la même chose des leurs... Ayant peu de besoins artificiels, ils ont beaucoup de loisirs pour cultiver l'âme par la conversation. Notre genre laborieux de vie, ils l'estiment servile et bas, comparé au leur ; et l'instruction d'après laquelle nous nous évaluons nous-mêmes, ils la regardent comme frivole et vaine. » (Benjamin Franklin, *Remarks concerning the Savages of North America*.)